NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

106 N° 3 1984

Réconciliation et paix

Jean-Marie LUSTIGER ((Card.))

p. 321 - 334

https://www.nrt.be/en/articles/reconciliation-et-paix-874

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Réconciliation et paix *

La réconciliation est un mystère : réalité donnée si largement qu'elle outrepasse ce que nous en pouvons percevoir. Aussi nous arrive-t-il de la mettre en doute : nous soupçonnons la réconciliation d'impossibilité, tant son immense profondeur dépasse nos limites humaines.

A partir de deux événements récents de l'histoire de l'Eglise, qui sont aussi deux actes effectifs de réconciliation, je voudrais méditer sur le mystère de la réconciliation.

I. - Une prise de responsabilité historique de l'Eglise

Le premier événement s'est passé le vendredi 10 septembre 1983 sur la Heldenplatz de Vienne, au cœur de l'ancienne Europe. J'appelle cet acte une prise de responsabilité historique de l'Eglise, invitée à faire mémoire de sa propre histoire en prenant mesure, à la fois, du péché et de la grâce.

Vienne : les Vêpres pour l'Europe

Vienne ! Les plus âgés se souviennent. En 1933, l'assassinat du chancelier Dolfuss faisait déjà partie des événements tragiques qui allaient entraîner la guerre, la persécution de tant d'innocents et de l'Eglise. En 1938, sur cette même grand-place de Vienne, Hitler avait lancé un défi au christianisme, coupable d'avoir transmis à l'Occident le poison juif, qu'il appelait sémite. A ce moment-là toutes les horreurs qui allaient s'ensuivre et l'anéantissement spirituel et physique qui faillit engloutir l'Europe étaient annoncés.

En 1983, sur cette même place, où s'étaient rassemblés les catholiques d'Autriche, le Cardinal Koenig, archevêque de Vienne, a voulu que soit organisée la rencontre avec le Pape et qu'aient lieu ces « Vêpres pour l'Europe ». Il avait invité à y prendre la parole quatre Cardinaux représentant les quatre points cardinaux

* Le 6 décembre 1983, le Cardinal Lustiger était l'invité des Grandes Conférences Catholiques à Bruxelles. Il a bien voulu confier le texte — relu — de sa conférence à la revue, qui lui en exprime sa gratitude.

de l'Europe : le Nord (le Cardinal Meinsner, archevêque de Berlin), le Sud (le Cardinal Kuharic, archevêque de Zagreb, en Yougoslavie), l'Est (le Cardinal Macharski, archevêque de Cracovie) et l'Ouest (en la personne de l'archevêque de Paris).

Chacun de nous devait commenter un fragment du Sermon sur la montagne. Au cours d'une liturgie de la Croix, inspirée par celle du Vendredi Saint, le Pape Jean-Paul II a dressé une immense croix en acier, austère et belle, qui restera plantée dans l'architecture de cette place. Puis il a fait mémoire de l'histoire de l'Europe, telle qu'elle apparaît quand on la regarde de Vienne : la menace que furent pour l'Europe les invasions islamique et turque, finalement arrêtées sous les murs de Vienne en 1683 par le roi de Pologne commandant une armée internationale ; les persécutions contre les Juifs ; les divisions des chrétiens et les guerres de religion ; les horreurs des deux dernières guerres, etc. Bref, toute l'histoire sanglante, tourmentée et pourtant si belle de notre Europe.

Jean-Paul II : un acte de pénitence...

Or, dans cette remémoration de notre passé, de cette histoire de larmes et de péché, le Pape a fait *un acte de pénitence* pour les nations européennes, pour ces nations anciennement chrétiennes. Il n'a pas dit, comme trop souvent nous avons tendance à le faire : « Ce n'est pas de notre faute ; ce n'était pas nous mais nos pères. Ce n'étaient pas des chrétiens, à preuve leurs méfaits. Nous n'avons pas, nous, mal agi ; nous refusons d'être tenus pour responsables. » Il n'a pas dit, à l'inverse, mais avec une égale perversité, se tournant vers ses frères de jadis et d'aujourd'hui : « Regardez, vous avez trahi », il n'a pas prononcé l'accablante condamnation qu'attend la conscience coupable. Le Pape a lu cette histoire sous le regard de Dieu qui, seul, pardonne. Il l'a lue sous la lumière de la foi dans l'Esprit d'Amour. Dieu, seul, peut la voir et l'aimer. Par cette parole du Pape, il devenait clair pour un cœur chrétien que reconnaître les péchés de jadis qui ont inscrit leurs signatures sur des peuples et des générations, signifie être capables d'en prendre, dignement et librement, notre part de responsabilité. L'expérience personnelle nous l'atteste déjà : quiconque reconnaît son péché, aussitôt, devient responsable. Au lieu de fuir ses actes ou de refuser de reconnaître qu'ils existent, il reconnaît ce qu'il a vraiment fait et, dans la miséricorde

de Dieu, devient capable d'en assumer les conséquences, puisqu'il peut lui-même se découvrir pardonné. Bien plus, il peut devenir à son tour un instrument de pardon et de réconciliation pour les autres. Il fallait oser faire entrer dans ce chemin de vérité, de miséricorde et de pardon, la continuité des générations et des peuples, solidaires par les conséquences temporelles des péchés de chacun, solidaires dans la grâce et le salut par la communion des saints.

Certes, nous ne sommes pas habitués à une telle présentation de l'histoire. Trop souvent, les débats concernant les responsabilités historiques tournent au procès. A l'accusation contre l'Eglise ou contre une nation, répond la protestation d'innocence. Et, dans ce cas, se développe la logique d'un procès où chaque partie prétend à l'innocence pour se faire juge de l'autre, exerçant ainsi sur lui une violence pour le convaincre de faute.

... qui fait la vérité

Ce jour-là, à Vienne, il n'y eut pas de procès, mais un acte de pénitence, un acte de conversion qui acceptait la vérité, et du coup permettait de faire toute la vérité. Ce regard que le Pape porte sur l'histoire peut être partagé si des chrétiens, chacun pour son compte et pour sa propre vie, sont aussi capables d'avoir la même attitude d'aveu et de s'en remettre à la miséricorde et au pardon de Dieu. Faisant ainsi la vérité dans leur vie, ils deviennent capables d'agir avec la force de l'amour.

Cette mémoire du passé de l'Eglise, mémoire pénitente, mémoire permettant un aveu et donc un pardon, ouvrait l'espérance et donnait la force pour l'avenir. Le Pape a nommé (et nous a appelés à mettre en œuvre) l'amour comme la seule force spirituelle, capable de changer véritablement le cours des événements, puisqu'elle seule peut en éliminer la violence. Certes il reste normal et légitime — l'Eglise et les chrétiens l'ont toujours reconnu — de se défendre contre une injuste agression ; mais la violence des armes ne relève pas du langage de l'Evangile. Seule appartient au langage de l'Evangile la force héroïque de l'amour et donc du pardon. Amour héroïque, pardon héroïque qui ne deviennent accessibles à des hommes faibles et pécheurs que si, d'abord et fondamentalement, ils reconnaissent leurs péchés.

Ainsi, le moteur de l'histoire, nous le croyons, nous chrétiens, c'est le mystère du pardon et de l'amour. Accueillir ce mystère

et la vérité de l'histoire, cela requiert que chacun de nous en accepte les conséquences : le sacrement du pardon et de la réconciliation, la confession, non moins que notre participation personnelle à l'Eucharistie. Telle est la force cachée qui habite les chrétiens, pour leur permettre d'affronter leur tâche propre dans l'histoire.

II. - L'événement du Synode sur la réconciliation

Un second événement atteste dans notre monde la possibilité d'une réconciliation. Ce fut, il y a quelques mois, le Synode des évêques à Rome. L'ayant vécu de l'intérieur, je voudrais tenter d'en dégager une signification générale, la certitude qu'il existe une vision chrétienne de la vie des hommes et de la société. Une *vision*. Non pas une simple opinion, ni même une conception globale du monde, mais une attitude réfléchie et active, qui prend sa source dans la foi en l'amour de Dieu — car Dieu s'adresse à chaque homme et lui permet d'être un ouvrier pour le salut de l'humanité entière. Le don que Dieu nous fait de sa Parole en son Fils est en vérité un don d'amour pour le salut des hommes.

Dans un monde conflictuel

Un tel amour, qui est le Salut, n'a rien d'évident — au contraire — pour le monde contemporain. Même pour les chrétiens, cet amour n'est pas évident.

Pourquoi ? Parce que, dans nos sociétés, règne une compétition systématique. Chacun se bat pour garder et gagner sa vie, pour s'y faire la meilleure place possible. C'est une lutte universelle : économique, politique, sociale, idéologique, permettant aux uns de s'assurer un avantage par rapport aux autres. Est-ce normal ? En tout cas, c'est un fait : nos sociétés se sont organisées pour la compétition et par elle.

Il y a plus grave. Depuis un siècle qu'a éclaté ce que Nietzsche a nommé le nihilisme, nombre de gens ont élaboré la théorie de ce fait pour le légitimer. On voit cette théorie appliquée de façon parfois atroce dans certains pays (pendant le Synode, l'évêque chargé d'un peuple massacré était l'un de mes compagnons quotidiens). Comme Soljenitsyne l'a dénoncé, notre siècle tue infiniment plus que les précédents, non seulement parce que nos armes sont plus puissantes, mais parce qu'aux yeux des

assassins l'idéologie justifie tous les massacres. Lady Macbeth n'avait commis qu'un meurtre, et le remords la rongeait dans la hantise d'une réconciliation jugée impossible. Staline a pu faire tuer des millions d'hommes, parce qu'une idéologie lui épargnait le remords. Notre temps semble avoir perdu jusqu'au besoin de se réconcilier avec lui-même.

Vision chrétienne : la force de l'amour

Or, au milieu de cet univers conflictuel devenu inconscient de ses contraditions, il était clair, aux yeux des Pères qui ont participé au Synode comme à une longue méditation, qu'en dépit de la différence souvent énorme des cultures, des générations, des situations ecclésiales, tous croyaient à l'amour, ou plus exactement à la force de l'amour humble et caché parmi les chrétiens, comme au véritable levier de l'histoire du monde. Ce qui nous rassemblait, c'était d'abord, dans la foi, la présence, dispensée par Dieu, de cet amour répandu par l'Esprit Saint. Reconnaître cela, c'est, au vu de l'époque contemporaine, accepter le pari fantastique. Pour le tenir et le gagner, il faut que les chrétiens prennent sur eux et en eux la miséricorde et le pardon reçus dans le baptême et qu'ils en laissent la force transformer peu à peu le monde.

Peu à peu, mais sans cesse. Car il faut que sans cesse le pardon soit donné, puisque sans cesse le mal renaît. Que sans cesse la grâce surabonde, puisque le péché s'acharne à abonder. Que sans cesse l'amour endure la haine et dénoue les liens de la haine. Que sans cesse la vie qui vient de Dieu soit plus forte que les forces qui sortent de la mort et y conduisent.

Il faut que dans la pâte du monde, comme par une immense fermentation, les chrétiens osent prendre part à la Passion du Christ qui est pour tous la source unique du salut. Pour cela le pardon est sans cesse donné. Dans ce monde anonyme, très souvent oppressif, il semble évident que les hommes n'ont nulle prise sur l'événement, mais le simple fait de croire que les péchés d'un seul homme peuvent détruire la vie de tous, le fait de croire, à l'inverse, que l'amour et la miséricorde exercés par une seule personne, de façon invisible, influent sur le sort de tous, ce fait de croire que, si la mort a triomphé par un seul, la Résurrection d'un seul a ouvert les portes de la vie, ce simple fait possède une force sans commune mesure avec les puissances économiques,

politiques et militaires. C'est une force indestructible qui agit dans l'histoire. Ainsi, pour des hommes conformés au Christ, nulle situation, jamais, ne sera sans issue. Au mois d'août dernier, à Jasna Gora, Jean-Paul II le disait à la jeunesse de Pologne.

Secrète solidarité de la sainteté

On connaît des situations humainement sans espoir — pour une famille, une génération, une nation et même une race : tout ce qui vit peut avoir à mourir. Alors l'homme pense n'avoir plus de choix qu'entre la mort ou une survie achetée par la renonciation à toute dignité, à toute humanité. Pourtant, au moment même où il apparaît qu'il vaut mieux mourir, qu'il va falloir mourir, la situation n'est pas sans issue pour le chrétien : il lui reste la possibilité d'un acte libre, inouï, inattendu, efficace, peut-être même sur le plan humain.

Quel acte ? Pardonner à son prochain et se laisser pardonner par Dieu. C'est l'acte le plus secret et, aux yeux des hommes, le plus inutile. Mais pardonner à l'autre ses péchés, aimer en Dieu, faire pénitence pour ses propres péchés, cela pèse, invisiblement, d'un poids infini dans la balance du monde. Le vaincu qui prie peut sauver le vainqueur. La victime peut sauver son bourreau ; le saint peut sauver le pécheur qui, lui, ne peut que haïr Dieu et se perdre. Le chrétien, persuadé que ce miracle est possible, sait que Dieu lui-même lui inspire cette certitude. « Rien n'est impossible à Dieu. »

Dès lors, si chacun de nous prend à bras le corps sa propre vie, en demandant à Dieu pardon pour son péché et, en même temps, en rentrant dans la communion de l'Eglise, il se rendra solidaire, dans le Christ, du salut de tous les hommes. C'est dans le Christ que nous sommes en communion avec toute l'humanité. Pas de ce sentiment d'impuissance qui nous accable face au malheur du monde : « Devant les drames qui arrivent au Liban, en Afrique, chez nous, que puis-je ? » Chacun de nous découvre obscurément, par la foi, qu'uni au Christ il peut quelque chose pour le monde entier. Voilà pourquoi toute vie est importante. Voilà pourquoi tout instant de toute vie est important aux yeux de Dieu. Important aux yeux de Dieu, donc aussi à nos propres yeux. Tel fut l'acte de foi des évêques réunis à Rome.

Notre expérience et notre méditation au Synode

En considérant la grande procession des évêques à l'ouverture du Synode, en cette liturgie austère — mais il est austère le monde d'aujourd'hui ! — j'ai vu que notre Eglise et les drames du monde entier étaient portés par des prêtres, des évêques qui, dans leur intelligence et dans leur volonté, dans leur liberté et dans leur cœur, participaient au ministère personnel du Christ. Parler de la Réconciliation et de la pénitence, c'était demander à tous ces pasteurs de faire eux-mêmes pénitence, de se convertir eux-mêmes pour être ce qu'ils sont : les ministres de la Réconciliation pour leur peuple dans leurs Eglises.

Nous portions vraiment en nous-mêmes toutes les plaies du monde. Elles se sont révélées à nous dans nos conflits, dans nos débats, nos discussions. Ce dont nous parlions, nous l'avons vécu. Nous avons vécu les divisions et nous vivions la miséricorde. Nous avons vécu l'écartèlement du monde et nous vivions en même temps l'espérance d'une communion qui nous est sans cesse rendue. Nous avons partagé le Corps du Christ, bu à la coupe du Sang du Christ. Jamais je n'oublierai l'extraordinaire confession d'un évêque d'une Eglise martyre : « Notre Eglise partage le sort de l'Agneau immolé pour les péchés du monde. »

Que des hommes, parce qu'ils ont été ordonnés par le Christ, veuillent ainsi se remettre à la toute-puissance de Dieu, c'est un élément de poids dans l'histoire de l'humanité.

Les Pères du Synode ont dit et cru que, pour gagner la paix de tous, il faut d'abord que les chrétiens acceptent la pratique individuelle du sacrement de réconciliation. Cette corrélation, le monde n'y voit qu'un paradoxe incompréhensible. Nous, chrétiens, y reconnaissons le mystère de la Croix.

III. - Entrer à l'intérieur du vrai combat de notre temps

Ainsi, se battre pour la paix, ce n'est ni désigner un autre homme comme son adversaire, ni même se culpabiliser avec obstination ; c'est enlever de son cœur la haine et accepter de reconnaître, de nommer le péché par son nom : c'est péché de haïr, c'est péché de ne pas aimer.

Perte du sens du péché et valeur anthropologique de l'aveu

Aujourd'hui les hommes ne voient plus ce qu'est le péché, constatait Jean-Paul II, en méditant sur le pouvoir de pardonner, avec les prêtres de France rassemblés à Lourdes le 15 août dernier [1]. Là est le problème, car le bien et le mal sont des notions solidaires et corrélatives. S'il n'y a plus de mal, il n'y a plus de bien, on ne sait plus où est le bien, ni quand on le refuse. Pour sauver l'homme et le faire respecter, il faut pouvoir nommer le bien et le mal. Il faut donc que chacun, avec sa responsabilité propre, puisse dire et confesser : « J'ai mal fait. »

Le Cardinal Danneels a fait une intervention fort remarquable sur la valeur anthropologique de l'aveu. Dans notre civilisation, la connaissance que nous avons de l'homme et de sa psychologie montre la valeur sans pareille de la parole, de la capacité de s'exprimer et de se dire, de la grâce que contient la possibilité de se dire en vérité dans l'irremplaçable face à face du dialogue pastoral. « Le véritable aveu remet le sujet pécheur dans une orientation droite par rapport à lui-même, aux autres et à Dieu. »

Si personne n'énonce plus le bien et le mal, il n'y a plus de droit qui s'impose à toute conscience. Le droit de l'homme n'est pas la revendication égoïste et subjective de « mon » espace vital, mais la reconnaissance d'une dignité qui dépasse « mon » interêt individuel. Reconnaître mon droit, c'est reconnaître le droit de tout homme parce qu'il est donné par plus que l'homme, par Dieu lui-même. Alors l'aveu du péché est possible. Il désigne le bien distingué du mal. L'homme reconnaît qu'il y a un bien et qu'à ce bien, il a manqué. Qui ne voit plus son péché ne voit plus le bien auquel il demeure appelé.

Notre monde attend — d'une attente que ses conflits ne réussissent pas à tromper — que l'Eglise, servante de réconciliation, lui dise où est le bien de l'homme. Le bien consiste pour l'homme, impuissant à se libérer seul de son péché, à se tourner vers Dieu en le priant : « Seigneur, toi qui m'as créé pour t'aimer et aimer tes créatures mes frères, délivre-moi de mon impuissance à aimer, pour que l'amour règne dans ce monde. »

Entrer dans le mystère de la Passion

Quand le Christ accepte le mystère de la Croix, de sa Crucifixion, il accepte notre impuissance devant le mal que nous subis-

1. Cf. *Doc. Cath.*, n° 1858 (4-18 sept. 1983) 824 s.

sons ou que nous commettons, pour transmuer cette impuissance en notre Salut. Il se met à notre place, celle de la victime mais aussi celle du pécheur, pour faire en sorte que de la victime jaillisse la force du pardon et qu'au pécheur soient rendus la liberté et l'amour. Etre responsable du salut de tous les hommes, c'est d'abord accepter que notre propre vie soit transformée, accepter d'entrer personnellement dans le mystère de la Passion. Alors, dans le Christ, je peux, avec lui, porter le Salut de tous les hommes. Si je le fais en recevant le pardon et en le priant, Lui, alors ce sera Lui qui portera le monde en moi et ce sera moi qui pourrai aussi, par grâce, porter le monde en Lui.

Porter le monde en Lui, cela veut dire apporter la Vie au monde, être porteur, pour notre part, du don d'amour de Dieu aux hommes, dont nous sommes solidairement responsables. Accepter d'être responsables, ce n'est pas étouffer de coupable impuissance face au malheur du monde, mais au contraire percevoir une mission : la mission de l'espérance, mission vécue dans la foi avant de jaillir de nos lèvres comme un témoignage de vie et d'amour.

La paix du monde commence sur la Croix par la réconciliation de l'homme, jusqu'alors englué dans la haine de soi et des autres, maintenant réconcilié avec le Père qui aime sans mesure, sans condition et sans retour. La paix du monde ne se construit désormais qu'autant que des hommes — et nous sommes, nous chrétiens, ces hommes — acceptent d'entrer dans le mystère de la Croix, aujourd'hui pour l'Eternité. Car la Croix seule donne la sainteté — « du cœur percé jaillissent l'eau et le sang » — ; et seule la sainteté nous permet d'affronter le mystère de la mort et du péché, en participant à la condition du Messie crucifié et ressuscité, tant que dure le temps de l'histoire, jusqu'à ce que nous soyons tous rassemblés dans la communion de l'amour de Dieu.

Telle est notre mission fondamentale, tel est notre appel : accomplir en ce monde l'œuvre messianique en ne faisant qu'un avec le Messie, Jésus le Seigneur.

Du sacrement du baptême aux sacrements de réconciliation : vers la sainteté

C'est le baptême qui nous fait accéder à la réconciliation fondamentale, qui nous rend coopérateurs du Christ. Par le baptême, nous ne faisons qu'un seul être avec le Christ. Par la grâce du

baptême, nous travaillons, comme de bons ouvriers, au travail de la Réconciliation que le Christ a accompli, rendant les hommes capables d'entrer dans la sainteté de Dieu. Le mystère de l'histoire, mystère de la Réconciliation, est l'Oeuvre du Christ, agissant par ses frères, à qui il envoie l'Esprit Saint pour le salut du monde.

Ce mystère est aussi le mystère de l'Eglise. La paix ne devient possible qu'à la mesure où se vit la sainteté parmi les hommes. Les chrétiens, par la foi qu'ils ont reçue, par le sacrement qui les a constitués, par la grâce qui leur est donnée, croient la sainteté possible : c'est leur unique et irréductible vocation. Certes, constamment, nous faisons l'expérience de notre péché, de notre échec et de nos limites — et cela jusqu'au désespoir, du moins si nous ne nous fions qu'à nos réactions. Il pourrait alors sembler que l'idéal de l'Evangile est inaccessible, que c'est un rêve, une utopie. En réalité, le sacrement de la miséricorde nous oblige à recevoir le don gratuit qui nous pardonne et nous relève, l'espérance d'agir dans la sainteté.

Gardons-nous d'exporter l'épreuve de la foi qui nous est propre et les secousses que nous imprimons nous-mêmes à l'Eglise, comme nous l'ont vertement signifié les jeunes Eglises, celles d'Afrique notamment. A l'exemple des Eglises bien autrement éprouvées, nous devons redécouvrir la joie du sacrement du Pardon, qui est force de la fidélité dans le combat quotidien. Recevoir le pardon de Dieu pour être nous-mêmes instruments de pardon. Nous laisser désarmer le cœur par la tendresse de Dieu. Accueillir la liberté des enfants de Dieu pardonnés, afin de délivrer nos frères. Accepter d'être saisis de l'intérieur de notre péché, pour faire basculer la violence et la haine qui habitent le cœur des hommes.

Les saints sont des personnes qui ne cessent pas de demander et recevoir le pardon. En effet, la sainteté consiste en l'acte par lequel Dieu — et lui seul — nous sanctifie, nous rend saints par la puissance de l'Esprit sans cesse donné. Dieu ne se lasse pas de nous prendre par la main et de nous remettre debout, dans un acte de résurrection. Ce don de l'Esprit répandu selon le sacrement de la réconciliation est la force par laquelle l'Eglise peut relever le défi de sainteté qui définit sa mission. Etre de l'Eglise, c'est partager sa mission et accepter d'être avec le Christ sur la croix, transis peut-être d'un sentiment d'impuissance devant la mécanique horrible, impitoyable, de la violence ; c'est accepter d'être crucifié par cette impuissance même, sans sombrer dans le désespoir, mais

en mettant notre espérance en Dieu, ouvrant ainsi à nos frères les hommes la porte de la liberté, le chemin de leur réconciliation.

Pour agir comme Dieu : les commandements de l'Alliance

Mais en quoi consiste cette réconciliation ? Elle n'est pas seulement ni d'abord la pacification de notre terre, l'arrêt de notre sempiternelle guerre civile. Elle consiste, selon l'appel lancé par Dieu, dans son Alliance. L'Alliance n'est pas un pacte vide, sans contenu, mais l'acte par lequel Dieu donne à l'homme quelque chose de lui-même pour lui permettre d'agir et de vivre de façon divine, conformément à la nature humaine en sa vocation la plus profonde. L'Alliance communique donc un contenu de Vie qu'énoncent les commandements de Dieu. En français, le mot de « commandement » peut rendre un son un peu étrange pour autant qu'il évoque des ordres arbitraires et contraignants. Or ce mot, employé pour traduire l'hébreu et le grec biblique, exprime bien autre chose que ce sens rétréci. D'ailleurs nous disposons d'une autre manière pour le formuler en langage chrétien : nous parlons de la volonté de Dieu ou de la volonté du Père. Le Christ lui-même ne disait-il pas : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père » ? Et n'est-ce pas en ce sens qu'il propose « mes commandements, les commandements de mon Père » ?

Ces commandements nous révèlent la manière dont agit Dieu lui-même. Dieu fait à l'homme la confidence de sa propre façon d'agir, afin qu'à son tour l'homme agisse comme Dieu agit. Puisqu'il représente Dieu dans la création et dans le monde, il doit en effet agir comme agit le Père des Cieux. Tel est le sens de la phrase du Lévitique : « Soyez saints parce que je suis saint » (*19,2*). Ce que Jésus reprend à sa manière quand il dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (*Mt 5,48*).

Parmi les commandements, certains concernent la conduite de l'homme à l'égard de son prochain. Le premier de ceux-ci énonce : « Tu ne tueras pas. » En quoi nous révèle-t-il la manière d'agir de Dieu lui-même ? En nous révélant que Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Père de la vie. Il donne la vie en surabondance et la donne comme une grâce. Dieu fait exister les hommes à son image et à sa ressemblance, comme des reflets de sa propre splendeur. Il crée le monde entier. Il crée l'homme à l'image de son Fils, en son Fils. Pour le Père des cieux, déjà notre condition de créature reflète la condition du Fils éternel.

La création est un geste d'amour et de vie. Seulement l'homme, séparé de Dieu, devenu pécheur, porte en lui une tentation terrible de destruction de soi-même comme de l'autre. Le commandement : « Tu ne tueras pas » demande à l'homme de résister à la pulsion destructrice de l'instinct de mort qui l'habite, pour agir, lui aussi, comme Dieu à l'égard de sa créature. Dans ce commandement, l'homme reçoit l'injonction d'agir saintement comme le Dieu vivant agit saintement à son propre égard.

Quand il reçoit l'Alliance de Dieu assortie de bénédictions et de malédictions, l'homme s'expérimente appelé à agir divinement ; mais il ne peut y arriver de lui-même, parce que cette vocation dépasse sa force. D'où le partage que Dieu fait de sa propre force, en invitant l'homme à agir comme lui-même. Ce partage d'alliance manifeste à l'homme sa propre limite et sa propre faille ; il démasque en l'homme toute la part de lui-même qui peut se refuser et se refuse à agir divinement à l'égard de l'humanité. Dieu voudrait que l'homme aime, comme Dieu aime l'homme ; or l'homme ne s'aime pas et n'aime pas. Dieu veut que l'homme vive et donne la vie, comme Dieu donne la vie ; or l'homme préfère rester complice de la mort. Dieu veut que l'homme l'adore et le reconnaisse comme la source de la vie, dévoilant et reconnaissant ainsi l'amour véritable qui fait aimer et qui fait vivre ; or l'homme se dérobe, préférant se prendre lui-même pour son propre Dieu (il devient idolâtre) et à la fin se tuer pour rester son propre maître.

C'est pourquoi nous ne pourrons respecter le commandement : « Tu ne tueras pas » qu'en respectant le commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » La paix passe par la réconciliation. La réconciliation passe par la conversion.

*

* *

Des veilleurs éveillés

Nous sommes affrontés aujourd'hui, comme jadis, comme demain, aussi longtemps que durera l'histoire, au tragique des choses. Nous voyons des guerres et des menaces d'autres guerres. Nous voyons le racisme, les haines, les vengeances. Nous voyons des vies perdues et avilies. Nous voyons la jeunesse, qui n'ose pas espérer, et que guette la tentation de se révolter ou de se replier

sur elle-même. Nous voyons et, forts de notre vocation chrétienne, nous devons agir, nous mobiliser de l'intérieur. C'est pourquoi je m'adresse aux croyants, et leur dis, comme le Christ lui-même nous le demande : Veillez. Agissez pour Dieu d'abord. Entrez en secret devant Dieu de telle sorte que la seule force qui peut changer le monde — la force de Dieu — vous habite dans l'humilité et la vérité.

Cela peut s'incarner dans un geste : jeûner pour pacifier. L'idée d'un tel jeûne m'a traversé l'esprit à la fin de l'été 1983 et j'ai eu l'occasion d'en parler à d'autres évêques rencontrés ces derniers mois : à Vienne, à Rome, à Lourdes. A chaque fois, accord et convergence de pensée. Plusieurs évêques de France et d'Autriche, d'Allemagne et d'Irlande, d'Italie et des Pays-Bas ont lancé des appels en ce sens. Ensemble, ils ont invité les chrétiens à entrer dans une attitude de foi et d'amour pour intercéder afin que le monde s'ouvre à l'amour. Dans le secret de Dieu.

Pourquoi ce geste de jeûne, humble, caché ? Pour obéir à la consigne du Christ qui, dans le Sermon sur la montagne, nous dit : « Quand tu jeûnes, jeûne dans le secret et ton Père qui voit dans le secret te le rendra. » Faites-le non pour le faire savoir aux hommes, mais pour Dieu.

Pourquoi encore cet appel à la solidarité des chrétiens ? Pour faire basculer quelque chose de la violence qui opprime le cœur des hommes, pour débusquer la « Bête », l'implacable mécanisme de la haine, de la rancune, des duretés, des meurtres, des vengeances, des massacres.

En demandant cet acte de jeûne et de prière dans le secret, je fais appel à ce que l'Eglise a de plus précieux et que personne au monde ne peut lui arracher. Ni grève de la faim, ni jeûne de protestation, ni épreuve de force. Il s'agit de nous mettre tous, pauvres gens, en solidarité personnelle avec toute l'humanité violente, souffrante, haineuse. Dans le secret de notre cœur, de la façon la plus gratuite. Non pour qu'on dise du bien de nous, pour qu'on nous reconnaisse, non pour nous rendre crédibles ou essayer de convaincre. Aux yeux de Dieu seul, dans le secret de notre propre cœur (c'est bien le premier lieu où nous ayons à agir), en toute liberté, inversons la mécanique fatale qui semble commander les rapports humains. Ouvrons une porte à l'amour dans la gratuité et le secret.

Jeûner, cela veut dire sauter un repas, ou se priver d'alcool, de cigarettes. Et par ce geste, qui n'est pas seulement de privation,

mais d'oubli de soi-même, nous attestons que la vie ne nous appartient pas, que nous ne pouvons pas nous la donner à nous-mêmes, mais qu'elle vient de Dieu C'est lui qui la donne ; c'est à lui que nous la devons. Jeûner, nous renoncer, c'est en même temps un geste par lequel nous acceptons de participer à la peine des hommes. Nous voulons compenser par notre attitude personnelle l'attitude inverse, qui consiste à ne pas reconnaître que la vie, nous étant donnée, est infiniment respectable et digne d'être aimée. Nous voulons, dans le Christ, prendre la place de ceux qui gâchent la vie, en abusent, la tuent en eux-mêmes ou dans les autres.

Nous chrétiens, soyons des veilleurs éveillés dans un temps où les gens sommeillent. Quand la nuit se fait épaisse, il faut que nous ayons la foi et en gardions vive la flamme.

Porteurs de l'amour de Dieu, acceptons que cet amour nous pardonne personnellement. Sinon, nous sommes des hypocrites. Tous nous sommes tentés de l'être, parce qu'il nous est plus facile de reporter la responsabilité sur d'autres que d'accepter de porter notre part de responsabilité. Convertissons-nous au Christ pour que le monde reçoive, par nous, la grâce de se réconcilier avec lui-même, et d'abord avec Dieu. Dans son discours de clôture du Synode, le Pape Jean-Paul II nous exhortait : « Travaillez à la pacification des hommes entre eux par une perpétuelle conversion du cœur. » D'un cœur nouveau, naît la paix.

F 75.384 Paris Cedex 08
8, rue de la Ville-l'Evêque

Jean-Marie Cardinal LUSTIGER
Archevêque de Paris

Sommaire. — Devant les mille formes de violence qui emprisonnent notre histoire passée ou présente, qui n'éprouve un sentiment d'impuissance ? A moins qu'il ne renforce encore la violence en accusant les autres pour s'innocenter. Dans une telle situation, accueillir la Croix, qui seule rompt le cercle infernal de la violence, c'est travailler à la Paix. Cela s'appelle se convertir. Et la conversion pourrait prendre corps dans un jeûne dans le secret.